

CHARLEMAGNE À COMPOSTELLE

En 2013, diverses manifestations en France ont célébré le 1200^e anniversaire de la “découverte du tombeau de saint Jacques par Charlemagne”. Le Ministère de la Culture justifia ainsi cette commémoration:

“Commémorer en France le 1200^e anniversaire de la découverte du tombeau de saint Jacques à Compostelle prend tout son sens si l’on considère qu’aujourd’hui notre territoire est traversé de “Chemins de Saint-Jacques de Compostelle”, tracés dans les années 1970 mais inscrits par l’UNESCO sur la liste du Patrimoine mondial (...). Cette commémoration offre au public une approche de l’histoire politique de Compostelle. Car c’est bien d’histoire politique que traite, au XII^e siècle, la *Chronique de Turpin* lorsqu’elle relate comment Charlemagne, sollicité par saint Jacques en personne, est parti délivrer son tombeau. Reconnue comme véridique dans toute l’Europe, elle fut incluse dans l’Histoire officielle de la France et a fourni la base de l’ornementation du sceptre des rois de France utilisé de Charles V à Charles X. Authentifiant la présence du corps du saint à Compostelle, elle a fait connaître ce sanctuaire et donné l’empereur en exemple aux chevaliers invités à s’engager sous la bannière de saint

Jacques Matamore. La mort de Charlemagne en 814 au lendemain du pèlerinage que la légende lui attribue permet de choisir 813 comme date symbolique de la découverte du tombeau (...).”

Les chroniques contemporaines de Charlemagne ne mentionnent cependant aucune campagne de l’empereur en Espagne l’année qui précéda sa mort, survenue le 28 janvier 814. Son biographe, Eginhard, formé au monastère de Fulda avant de rejoindre la cour de celui qui n’était encore que roi des Francs, passa au service de Louis le Pieux à la mort de Charles, puis se retira à l’abbaye de Seligenstadt, qu’il avait fondée, où il rédigea une *Vita et gesta Karoli magni* vers 830. Eginhard prit pour modèle de son oeuvre celle de Suétone, les *Vies des Douze Césars*, et exalta les campagnes militaires et les activités politiques de son héros, consacra quelques chapitres à sa personnalité et à sa vie de famille, et relata brièvement les dernières années de la vie de l’empereur avant de transcrire le testament laissé par ce dernier¹.

La seule campagne militaire au sud

¹ EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, éd. Michel Sot & Christiane Veyrard-Cosme, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

des Pyrénées qui figure dans l'oeuvre d'Eginhard est celle qui mena le roi Charles en 778 jusqu'aux rives de l'Èbre, où l'avait appelé le gouverneur musulman de la région. Certaines versions des *Annales regni Francorum* mentionnent seulement que Charlemagne, cette année-là, prit Pampelune et alla jusqu'à Saragosse². D'autres s'étendent plus longuement sur les circonstances de l'expédition au sud des Pyrénées et relatent l'attaque de l'armée impériale par les Vascons lors du retour en France, en précisant que de nombreux membres de la cour y perdirent la vie³. Les campagnes menées par la suite dans les Pyrénées orientales et vers Barcelone ne furent pas le fait de l'empereur en personne qui, à la fin de sa vie, poursuit Eginhard, était accablé par la maladie et la vieillesse - *et morbo et senectute premeretur* -. L'empereur décida de diviser son empire entre ses fils, décision qu'il fit entériner par plusieurs synodes en 813 – Tours, Mayence, Arles, Chalon - puis, seul et fatigué, Charles retourna à Aix-la-Chapelle à la fin du mois d'octobre et mourut de fièvres trois mois plus tard⁴.



Charlemagne
Denier. Mayence

Au X^e siècle, le couronnement d'Othon I^{er} en 962 par le pape Jean XII suscita un nouvel intérêt pour Charlemagne et, en l'an 1000, Othon III fit ouvrir le tombeau. Adhémar de Chabannes, dans le *Chronicon* qu'il rédigea un quart de siècle plus tard, raconta qu'à cette occasion l'empereur découvrit un tombeau voûté dans lequel Charlemagne était assis sur un siège d'or, revêtu de ses insignes impériaux, avec son épée d'or et un évangélaire d'or, et sur sa tête sa couronne avec un morceau de la Vraie Croix, et l'évêque de Mersebourg, Thietmar, précisa qu'il prit quelques reliques avant de refermer le sépulcre⁵.

Charlemagne était donc à l'honneur et Benoît, moine de Saint-André de Soratte, au nord de Rome, lui attribua un voyage aux Lieux Saints dans sa chronique écrite vers l'an 1000. Sous la plume de Benoît, Charlemagne se rendit d'abord au Mont Gargan pour vénérer l'archange Michel, puis s'embarqua pour la Terre Sainte où il fit de nombreuses donations au saint Sépulcre; il se dirigea ensuite vers Alexandrie en compagnie du

² *Annales Laurissenses minores*, Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum (SS), t. 1, p. 118.

³ *Annales Laurissenses majores*, Monumenta Germaniae Historica, SS, t. 1, pp. 158-159 et pp. 234-235 (*Poeta Saxo*).

⁴ *Annales Laurissenses majores*, Monumenta

Germaniae Historica, SS, t. 1, pp. 200-201.

⁵ Fernand de MÉLY, "Le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle", *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 59^e année, N. 5, 1915. pp. 342-362. ADÉMAR DE CHABANNES, *Chronique*, ed. Jules Chavanon, Paris, A. Picard, 1897, p. 153.

roi des Sarrasins, puis alla à Constantinople où il signa un pacte d'amitié avec l'empereur et obtint des reliques de saint André, qu'il déposa dans le monastère du mont Soratte, avant de rentrer en France *victor et coronator, triumphator rex*. Le récit de cette expédition en Orient clot les paragraphes consacrés par le moine de Saint-André à l'empereur⁶. Le récit fut sans doute rédigé afin d'attribuer à Charlemagne le don des reliques apostoliques au monastère du chroniqueur, des reliques qui venaient en droite ligne de Terre Sainte et étaient dues à un empereur voyageur et pèlerin⁷.

Quelques décennies plus tard, dans l'abbaye de Saint-Denis, la *Descriptio qualiter Karolus Magnus clavum et coronam Domini a Konstantinopoli Aquisgrani detulerit qualiterque Karolus Calvus hec ad Sanctum Dionysium retulerit* expliqua comment Charlemagne, lorsqu'il était passé à Constantinople, avait reçu des mains de l'empereur le clou de la Passion et la couronne d'épine qu'il avait rapportés à Aix-la-Chapelle, et dont son fils Charles le Chauve avait fait don à Saint-Denis⁸.

⁶ BENEDICTI Sancti Andreae monachi, *Chronicon*, Monumenta Germaniae Historica, SS, t. 3, pp. 695-719, en part. pp. 708-711.

⁷ *The Legend of Charlemagne in the Middle Ages*, ed. Matthew Gabriele & Jace Stuckey, New York, Palgrave MacMillan, 2008.

⁸ Paris, Bibliothèque Mazarine Ms. 1711, c. 1100. Voir Matthew GABRIELE, "The provenance of the *Descriptio qualiter Karolus magnus*: Remembering the Carolingians in the entourage of King Philip 1 (1060-1108) before

L'intérêt pour le personnage de Charlemagne et les exploits de son armée ne décrut pas au cours du XI^e siècle. Vers 1065-1070, en marge d'un manuscrit du monastère de San Millán de la Cogolla, non loin de Nájera, une main anonyme écrivit: "Alors que l'armée traversait le col de Cize, à Roncevaux, par des



Charlemagne vénérant les reliques de la Passion (BM Besançon, Ms. 863, f^o 86)

Sarrasins fut occis Roland"⁹. Et selon le poète normand Wace, qui acheva son *Roman de Rou* un siècle plus tard, vers 1175, le souvenir de Roncevaux accompagnait les combattants en 1066 pendant la bataille de Hastings qui ouvrit l'Angleterre aux Normands:

"Taillefer, qui mult bien chantout
sor un cheval qui tost alout
devant le duc alout chantant

the first Crusade", *Viator*, 39/2 (2008), pp. 93-118.

⁹ Madrid, Real Academia de la Historia, Cód. 39, f^o 245v.

de Karlemaigne et de Rolant
et d'Oliver et des vassals
qui moururent en Roncevals¹⁰.

C'est alors que Compostelle dota l'empereur d'une nouvelle facette, celle de découvreur/libérateur du tombeau de l'apôtre Jacques. Rome ne voyait pas d'un très bon oeil le succès du sanctuaire de Galice et, en 1049 déjà, au concile de Reims, le pape Léon IX avait excommunié l'évêque d'Iria-Compostelle pour avoir affirmé que son siège était apostolique¹¹; cela revenait, naturellement, à nier la présence du corps de l'apôtre à Compostelle. La menace d'excommunication de Léon IX n'eut pas de conséquences et les pèlerins continuèrent à se rendre chaque fois plus nombreux auprès du sépulcre.

Néanmoins, un quart de siècle plus tard, en 1074, la situation avait changé. Le pape, Grégoire VII, arrivé l'année précédente sur le trône de Pierre, avait la ferme intention d'uniformiser son patriarcat, la Chrétienté occidentale, sous l'égide de Rome. Il envoya aux rois de Castille et de Navarre une lettre exigeant que ceux-ci se soumettent à Rome et adoptent sa liturgie; le pape leur rappela par la même occasion que l'Espagne appartenait au "patrimoine de saint

Pierre" car elle avait été évangélisée par sept évêques envoyés depuis Rome par saint Pierre et saint Paul¹². Le Saint-Siège, qui avait nié la présence de l'apôtre dans le tombeau de Compostelle, niait donc également qu'il eût évangélisé l'Espagne. Les menaces qui accompagnaient la lettre étaient sérieuses et furent prises au sérieux.

Tandis que le roi Alphonse VI de Castille et León prescrivait l'abandon du rite hispanique au profit de la liturgie romaine – mais se réservait l'investiture des évêques -, à Compostelle, probablement au sein de l'école cathédrale, une histoire fut élaborée afin de répondre aux allégations romaines. Pendant qu'une partie de l'école rédigeait, sous diverses formes – chroniques, préambules de documents, cartulaires -, l'histoire de la découverte du tombeau par l'évêque Théodemire (p.818-842) et le roi Alphonse II, auteur en 834 de la première donation faite à l'apôtre, une autre partie de la *schola* attribua à l'empereur Charlemagne († 814) cette même découverte¹³. Dans ce récit, saint Jacques apparaissait en songe à Charlemagne, lui montrait un chemin d'étoiles qui allait de

¹⁰ WACE, *Roman de Rou*, v. 8013–8019.

¹¹ Johannes D. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. 19, Venise, 1774, col. 741: "Excommunicatus est etiam Sancti Jacobi archiepiscopus Galliciensis, quia contra fas sibi vendicaret culmen apostolici nominis".

¹² José María SOTO RÁBANOS, "Introducción del rito romano en los reinos de España. Argumentos del papa Gregorio VII", *Studi Gregoriani*, XIV (*La riforma gregoriana e l'Europa*), Roma, LAS, 1992, pp. 161-174.

¹³ Adeline RUCQUOI, "Un pèlerinage et ses textes", *Études sur les Terres saintes et pèlerinages dans les religions monothéistes*, éd. Daniel Tollet, Paris, Honoré Champion, 2012, pp. 77-92.

la Frise à la Galice et lui enjoignait d'aller délivrer son tombeau des mains des infidèles. Charlemagne répondait à l'appel, réunissait son armée, passait les Pyrénées et affrontait les musulmans à de nombreuses reprises – à Pampelune, Monjardín, Nájera, Sahagún –; à Nájera avait lieu un combat entre les champions de deux armées, Roland pour les chrétiens et le Turc Ferragut pour les musulmans. Charlemagne entra finalement en Galice, découvrait le tombeau apostolique et poursuivait jusqu'à Padrón où il jetait sa lance dans l'océan, ne pouvant aller plus loin¹⁴.

Les spécialistes qui se sont penchés sur ce texte le datent de la dernière décennie du XI^e siècle, vers 1090-1095. L'appel fait à Charlemagne pour qu'il "délivre" le tombeau de l'apôtre renvoie inmanquablement à celui que fit Urbain II à Clermont en 1095 lorsqu'il prêcha la première croisade; la présence de "Turcs" parmi les infidèles évoque les Turcs Seldjoukides qui s'étaient emparés de Bagdad en 1055, avaient vaincu l'empereur byzantin en 1071 à Manzikert, et avaient pris Jérusalem en 1073; enfin, la Galice dans laquelle entre Charlemagne est celle que le roi Alphonse VI de Castille et León avait donnée en dot à sa fille Urraca lorsque celle-ci épousa le fils du comte de Bourgogne peu avant 1095 et

dont il ôta la partie méridionale deux ans plus tard pour doter une autre de ses filles¹⁵.



Le songe de Charlemagne
(Paris, Bibl. Arsenal, Ms. 5223, f^o 112v, c. 1390)

Au cours, donc, de la dernière décennie du XI^e siècle, Charlemagne, l'empereur, le pèlerin de Jérusalem, avait acquis en Espagne un nouveau rôle: celui de "croisé" contre les musulmans. Le désastre de Roncevaux n'était plus dû aux Basques attaquant l'arrière-garde d'une armée franque, mais aux infidèles, et Roland, comme les douze pairs de France, devenait un martyr pour la foi.

Mais Compostelle ne se contenta pas de faire de Charlemagne un croisé inventeur ou libérateur du tombeau de

¹⁴ *Liber Sancti Iacobi – Codex calixtinus*, lib. IV, éd. Manuel Santos Noia & Klaus Herbers, Xunta de Galicia, 1998, pp. 191-229.

¹⁵ Fernando LÓPEZ ALSINA, "La prerrogativa de Santiago en España según el Pseudo-Turpín: ¿tradiciones compostelanas o tradiciones carolingias?", *El Pseudo-Turpín. Lazo entre el culto jacobeo y el culto de Carlomagno (Actas del VI Congreso Internacional de Estudios Jacobeos)*, éd. Klaus Herbers, Xunta de Galicia, 2003, p. 113-129 [trad. française dans *Compostelle*, 8 (2005), pp. 38-56].

saint Jacques. Vers 1120-1130, alors que l'Église compostellane rivalisait avec celle de Tolède, devenue en 1086 le siège du primat des Espagnes, et tentait de se soustraire à son autorité, l'école cathédrale attribua à Charlemagne un second voyage à Saint-Jacques. L'empereur, ayant appris que les Galiciens étaient retombés dans le paganisme, dit le texte, retourna à Compostelle – sans son armée –, convertit les Galiciens et fonda l'Église



Charlemagne fonde l'église de Compostelle
(Paris, BN, Ms. Français 2820, fol. 115v)

compostellane qu'il dota de nombreux privilèges. Charlemagne devenait dès lors à la fois un pèlerin de Compostelle et le fondateur d'une Église qui n'avait aucun lien avec Tolède.

Les deux textes relatifs à Charlemagne, celui des années 1090 et celui des années 1120, furent fondus en un seul lors de la compilation du *Codex*

Calixtinus entre 1140 et 1160, donnant ainsi naissance à l'*Historia Turpini*, quatrième livre de l'ouvrage, attribué à la plume de l'évêque Turpin; quelques ajouts lui furent apportés avant 1180¹⁶.

En Espagne, des voix s'étaient élevées dès la rédaction du premier de ces textes pour réfuter et rejeter catégoriquement l'histoire proposée par Compostelle. À León vers 1115, l'anonyme chroniqueur de la *Chronique* dite *Silense* expliqua qu'il était faux d'attribuer à Charlemagne des victoires en Espagne sur les musulmans, qu'il n'y était entré que sur l'invitation d'un *quidam maurus* appelé Ibn al-Arabi de Saragosse, avide d'or comme tous les Francs – *more Francorum* –, mais qu'il avait dû faire demi-tour et avait été attaqué par les Navarrais dans un défilé des Pyrénées, perdant alors les comtes Eginhard, Anselme, Roland et beaucoup d'autres¹⁷.

Dans la première moitié du XIII^e siècle, l'archevêque de Tolède, Rodrigo Jiménez de Rada, rapporta dans son *Histoire des choses d'Espagne* qu'Alphonse II avait invité Charlemagne à l'aider dans l'entreprise de reconquête du

¹⁶ Fernando LÓPEZ ALSINA, "La prerrogativa de Santiago en España según el Pseudo-Turpín: ¿tradiciones compostelanas o tradiciones carolingias?", *op. cit.*. Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, *El Codice Calixtino de la catedral de Santiago. Estudio codicológico y de contenido*, Monografías de *Compostellanum*, Santiago de Compostela, 1988.

¹⁷ *Historia Silense*, éd. Justo Pérez de Urbel & Atilano González Ruiz-Zorrilla, Madrid, CSIC, 1959, pp. 129-131.

territoire sur les musulmans, mais que les comtes du royaume s’y étaient fermement opposés disant qu’ils “préfèrent mourir libres plutôt que de tomber sous le joug des Francs” - *malebant enim mori liberi quam in Francorum degenerare servitute* -, et traita de “fables” les histoires qui racontaient que Charlemagne avait créé le chemin de Saint-Jacques et gagné ou fondé des villes en Espagne¹⁸. À la même époque, Lucas de Tuy, qui vivait à León et défendait les intérêts de Saint-Jacques, attribua à Charlemagne une campagne en Espagne au cours de laquelle il aurait soumis à son pouvoir la Catalogne, les monts des Basques et la Navarre, avant d’aller visiter le tombeau de saint Jacques pour y prier¹⁹.

Tandis que les poètes s’emparaient de l’histoire et inventaient le personnage de Bernardo del Carpio qui aurait pris la tête de l’opposition à Charlemagne, l’empêchant de pénétrer en Espagne, l’*Estoria de España*, première chronique “officielle” en langue vulgaire, reprit quelques décennies plus tard le thème en signalant qu’en dehors de quelques villes en Catalogne, les conquêtes qui seraient attribuées à Charlemagne en Espagne “ne

doivent pas être crues”²⁰.

Officiellement, donc, pour les Espagnols Charlemagne n’était jamais entré en Espagne, sauf en ce qui concerne l’épisode du désastre de Roncevaux. Vers 1147-1148, l’anonyme auteur de la *Prefatio de Almaria*, compara Alvar Fañez à Roland et Olivier, pour dire que, s’il s’était joint à eux, la nation des Sarrasins serait sous le joug des Français et les deux fidèles compagnons ne seraient pas morts²¹. Seul l’évêque de Burgos Gonzalo de Hinojosa, dans ses *Cronice ab origine mundi*, une histoire universelle rédigée dans la troisième décennie du XIV^e siècle, lui consacra quelques feuillets, à la suite des empereurs byzantins, mais avant un chapitre intitulé “*De Alfonso II^o Casto in Yspania et bello Ronci de Vallis*”²². La Catalogne, ensuite, où dès le milieu du X^e siècle avait été rédigée une brève *Chronique des rois francs*, lui donnera une place dans son histoire.

Hors d’Espagne, un tel rejet n’exista pas. Bien au contraire. Le *Codex Calixtinus* fut compilé entre 1140 et 1160

¹⁸ RODERICI XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, IV, X, éd. Juan Fernández Valverde, Corpus Christianorum, Continuatio medievalis LXXII, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 126-128.

¹⁹ LUCAE TUDENSIS, *Chronicon mundi*, IV, 15, éd. Emma Falque, Corpus Christianorum, Continuatio medievalis LXXIV, Turnhout, Brepols, 2003, pp. 235-236.

²⁰ Adeline RUCQUOI, “La France dans l’historiographie médiévale castillane”, *Annales E.S.C., Primera Chronica General*,

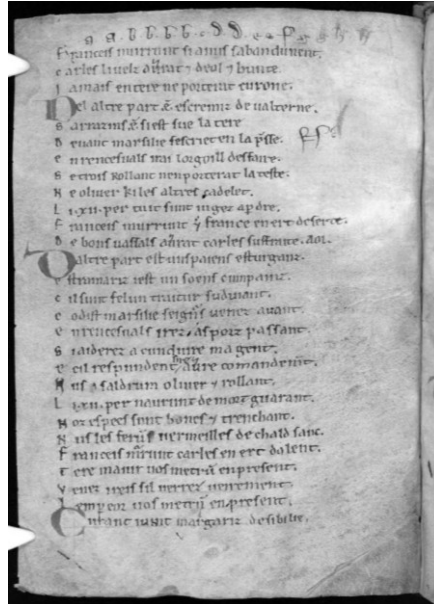
²¹ *Prefatio de Almaria*, v. 228-231, éd. Juan Gil, *Chronica Hispana saeculi XII*, Corpus Christianorum continuatione Medievalis LXXI, Brepols, Turnhout, 1990, p. 262.

²² GONZALO DE HINOJOSA, *Cronice ab origine mundi*, Real Biblioteca de El Escorial, P.I.4, f^o 206^a-209^b. Cf. Stéphanie AUBERT, *Les Cronice ab origine mundi de Gonzalo de Hinojosa, de la cathédrale de Burgos à la cour de France (XIV^e siècle): biographie et édition d’une chronique universelle*, thèse de doctorat, soutenue à l’université de Lyon II le 24 novembre 2012.

à partir des textes élaborés antérieurement, mais ces textes étaient souvent déjà connus. Copiée entre 1140 et 1170 dans ce que nous connaissons comme “manuscrit d’Oxford”, la *Chanson de Roland* signala que Charlemagne était resté sept ans en Espagne, situa l’évêque Turpin de Reims parmi les combattants et attribua aux musulmans l’attaque de l’armée conduite par Roland et Olivier²³. Indubitablement, les exploits légendaires de l’empereur que relatait le *Codex Calixtinus* s’étaient alors diffusés.

Lorsque l’empereur romain germanique, Frédéric I^{er}, qui rivalisait avec le pape pour les investitures ecclésiastiques, chercha à faire canoniser son prestigieux ancêtre Charlemagne, il réunit un concile à Aix-la-Chapelle qui proclama en décembre 1165 la sainteté de l’empereur. Sur quelle base? Le diplôme du 8 janvier 1166, qui évoque la canonisation proclamée le 29 décembre précédent, faisait de l’empereur un *verus apostolus* et un *fortis athleta*; parallèlement, afin d’établir les mérites du “saint” empereur, Frédéric Barberousse

commanda une *Vie de Charlemagne* à Godefroid de Spitzenberg, qui mêla dans son texte la *Vita Karoli magni* d’Eginhard, le “Voyage à Jérusalem” de Benoît de Saint-André, et l’*Historia Turpini* du



La Chanson de Roland
(Oxford, Bodleian Library, MS Digby
23, f^o 17v)

*Codex Calixtinus*²⁴. L’apparition de saint Jacques à Charlemagne et la découverte ou délivrance du tombeau apostolique par ce dernier étaient ainsi des éléments qui prouvaient la sainteté de l’ancêtre de Frédéric I^{er}. Frédéric II fit ensuite faire une splendide châsse pour les reliques de l’empereur, et fit représenter, à l’extrémité de celle-ci,

Charlemagne surmonté par le Christ et flanqué par le pape Léon III et par l’archevêque Turpin de Reims.

Récusée en Espagne comme un tissu de fables, l’*Historia Turpini* connut un énorme succès en dehors de ses frontières, notamment en France, tout au long du XIII^e siècle. Le récit fut traduit dans de nombreuses langues et plus de 170 manuscrits conservés témoignent de

²³ *La Chanson de Roland*, éd. Ian Short, 2^e éd., Paris, “Le Livre de Poche”, Librairie Générale Française, 1990.

²⁴ Gaston PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, Librairie A. Franck, 1865, p. 63. Ludwig VONES, “La canonización de Carlomagno en 1165, la *Vita S. Karoli* de Aquisgrán y el Pseudo-Turpín”, *El Pseudo-Turpín. Lazo entre el culto jacobeo y el culto de Carlomagno*, éd. Klaus Herbers, Xunta de Galicia, 2003, pp. 271-283.

l'intérêt qu'il suscita. La dynastie capétienne en France s'efforça de démontrer son ascendance carolingienne, le *reditus regni Francorum ad stirpem Karoli*, la revendication de Charlemagne comme ancêtre étant désormais celle d'un saint, et Saint Louis fit aménager les tombes royales à Saint-Denis dans cette perspective. Dès le milieu du XIII^e siècle, l'*Historia Turpini* du *Codex Calixtinus* fut considérée comme une source fiable par les chroniqueurs, depuis Primat de Saint-Denis jusqu'à la quatrième et dernière rédaction des "grandes chroniques" en 1461. On connaissait, disaient les chroniqueurs, la vie de Charlemagne car le récit avait été

"écrit et baillié en partie par la main Eginalt, son chapelain, et en partie par l'estude Turpin, l'arcevesque de Rains, qui present furent avec lui par touz ses faiz en divers tens et sont tesmoing de sa vie et de sa conversation. Cil Eginalz nous descrit sa vie jusques aus faiz d'Espagne; le seurplus nous determine Turpins, li arcevesques, jusques en la fin de sa vie, certains des choses qui avindrent, come cil qui toz jors fu presens avec lui"²⁵.

Le récit inventé à Compostelle à la fin du XI^e siècle, pour contrer les assertions pontificales, fut donc incorporé à l'histoire "officielle" du royaume de France comme "historique". Les *Grandes chroniques de France* furent abondam-

ment illustrées et les miniatures représentèrent aussi bien l'apparition de saint Jacques à Charlemagne avec la vision du chemin d'étoiles, que la fondation de l'église de Compostelle par l'empereur, les exploits militaires de l'armée impériale en Espagne ou encore la mort



Châsse de Charlemagne
(Aix-la-Chapelle, c. 1200-1210)

de Roland à Roncevaux²⁶. À la fin du XV^e siècle, la substitution des Troyens par les Gaulois comme ancêtres des Français et l'exaltation de Clovis n'ôtèrent rien à l'importance accordée à saint Charlemagne, roi "croisé" comme saint Louis, pourvoyeur des reliques de la Passion déposées à Saint-Denis, dont l'âme fut sauvée de l'enfer par "un

²⁵ *Les Grandes chroniques de France*, éd. Jules Viard, 10 vol., Paris, 1920, t. III, pp. 3-4.

²⁶ Joachim EHLERS, "El Pseudo-Turpin en las Grandes Chroniques de France", *El Pseudo-Turpin. Lazo entre el culto jacobeo y el culto de Carlomagno*, pp. 285-296.

Galicien sans tête”, saint Jacques²⁷.

Lorsque le roi Charles V le Sage (1364-1380) fit faire un sceptre pour le couronnement de son fils Charles VI, il fit représenter sur le pommeau, en dessous d’une sculpture de Charlemagne en majesté, trois scènes tirées de l’*Historia Turpini*: l’apparition de saint Jacques à l’empereur, la bataille de Sahagún avec la légende des lances fleuries, et la mort de Charlemagne dont l’âme est sauvée des griffes du démon par l’apôtre. Parallèlement, d’innombrables romans et chansons de geste exaltèrent les hauts faits de l’empereur, de son neveu Roland ou des membres de son palais, qu’ils associèrent à l’Espagne et aux sarrasins.

Citons entre autres *Mainet*, *Fierabras*, *Gui de Bourgogne*, *Anseïs de Carthage*, *Aye d’Avignon*, *Roland à Saragosse* ou le *Charlemagne* de Girart d’Amiens en France, la *Karlamagnúss saga* en Norvège, le *Karl Meinet* en Allemagne, *L’Entrée d’Espagne* ou *La prise de Pampelune* en Italie²⁸.

²⁷ Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 35-38, 84, 100, 102-104.

²⁸ *Charlemagne et l’épopée romane* (Actes du VII^e Congrès International de la Société Rencesvals), éd. Madeleine Tyssens & Claude

Les historiens humanistes du XVI^e siècle en France, qui avaient pour objectif d’écrire une histoire “scientifique”, tel Paul Émile de Vérone dans son *De rebus gestis Francorum*, accordèrent néanmoins une grande place à Charlemagne et à ses

campagnes en Espagne où, s’il n’est plus question de saint Jacques, il se rendit dans sa maturité – *matura aetate* – pour y répandre le christianisme et pour répondre à l’appel du roi Alphonse II dans les Asturies²⁹. Quelque soixante ans plus tard, Bernard du Girart, seigneur du Hailan, dans *L’histoire de France* qu’il publia en 1580, tout en ayant l’air de prendre le récit des campagnes de Charlemagne en Espagne pour une

légende, reprit fidèlement l’*Historia Turpini* dans le chapitre consacré à “Charles le Grand I, roy”³⁰.

En Espagne, l’historien “officiel”, Juan de Mariana, consacra un long chapitre de son *Historia de rebus Hispaniae* (1592) à “Comment Charlemagne vint en Espagne”. Il y expliqua que

Thiry, Paris, Les Belles Lettres, 1978, tome I.

²⁹ PAULI AEMILII VERONENSIS, *De rebus gestis Francorum. Libri X*, 1520, lib. II, f^o 54-56v.

³⁰ Bernard de GIRART, seigneur DU HAILLAN, *L’Histoire de France*, livre III, chap. XXIII, Pierre de Saint-André, 1580, pp. 268-275.



Sceptre de Charles VI de France (Musée du Louvre)

l'empereur était allé une fois en Espagne, avait pris Pampelune, puis avait rançonné l'émir de Saragosse, mais que ses trésors avaient été pillés par les Navarrais, obligeant Charlemagne à "rentrer en Allemagne avec peu de contentement et peu d'honneur"; puis que, plus tard, les villes de Barcelone et Gérone s'étaient données à lui. Quant à l'histoire selon laquelle Charlemagne,

"ayant scû que l'on avoit trouvé le corps de S. Jacques dans la Galice, rentra de nouveau en Espagne pour s'éclaircir lui-même du fait, & pour être le témoin oculaire des miracles qui s'opéroient tous les jours au tombeau de ce saint Apôtre ; que ce Prince religieux fut bien-aise par son autorité & par sa présence, d'augmenter encore la dévotion du Peuple & la vénération pour ce saint lieu; qu'enfin ayant vu de ses propres yeux tant de prodiges, il donna à l'Evêque de Compostelle le droit & l'autorité de Primat sur toutes les Eglises d'Espagne", ce n'est, dit-il, qu'"une pure fable qui n'a nulle vraisemblance, & nul fondement dans l'Histoire, comme je pourrois le montrer par diverses preuves qu'il est inutile de rapporter"³¹. Juan de Mariana ajoute ensuite l'histoire des nobles qui, sous la conduite de Bernardo del Carpio, s'opposèrent à l'entrée des Français en Espagne.

³¹ Juan de MARIANA S.J., *Historia de España*, lib. II, c. XI. *L'Histoire Générale d'Espagne* du P. Jean de Mariana fut traduite en français par Joseph-Nicolas Charenton S.J. et publiée à Paris en 1725; la citation se trouve pp. 65-66 du t. II.

Les relations entre la France des Valois, puis des Bourbons, et l'Espagne des Habsbourg furent conflictuelles au cours des XVI^e et XVII^e siècles, en raison de problèmes politiques, religieux et, finalement, successoraux, et les deux royaumes entretinrent une guerre endémique. Par ailleurs, la révision du *Breviarium romanum* par le pape Clément VIII en 1602 – qui mettait en doute l'évangélisation de la Péninsule par l'apôtre Jacques -, puis la canonisation de Thérèse d'Ávila vingt ans plus tard, créèrent une polémique en Espagne quant au patron de celle-ci. Saint Jacques conserva finalement ce rôle et la sainte d'Ávila dut se contenter de celui de patronne de la Castille, mais l'Église compostellane avait dû s'employer à fond pour l'emporter³².

Pour sa part, Juan de Mariana, en 1609, avait publié un traité sur la venue de saint Jacques en Espagne, dans lequel il mettait largement à profit "le très célèbre livre de Calixte II sur les miracles et la translation de saint Jacques apôtre", qui lui avait été envoyé de Saragosse par Bartholomé Morlianus. Bien qu'il mentionnât Lucas de Tuy à propos du pèlerinage de Charlemagne à Compostelle, l'illustre jésuite, qui ne mettait pas en doute l'autorité du pape Calixte, auquel il

³² Jean-Robert ARMOGATHE, "¿Santiago, patrón de las Españas? Le début de l'époque Moderne, XVII^e-XVIII^e siècles", *Compostelle. Cahiers du Centre d'Études, de Recherche et d'Histoire Compostellanes*, 11 (2008), pp. 50-60.

attribuait également les sermons qu'il citait, était nettement plus réservé à propos du troisième livre reçu, sur l'itinéraire à Saint-Jacques, qui lui paraissait être un tissu de fables et de mensonges³³.

C'est dans de telles circonstances, et cette même année 1609, que les chanoines de la cathédrale Saint-Jacques considérèrent qu'il n'était pas acceptable que le "découvreur/libérateur" du sépulcre apostolique, qui plus est nouvel évangéliste de Galiciens retombés dans le paganisme, fût un "Français", c'est-à-dire un ennemi de l'Espagne, et de la foi puisque les protestants y avaient pignon sur rue. Ils retirèrent du *Codex Calixtinus* le quatrième livre, l'*Historia Turpini*, et relièrent à nouveau le manuscrit en faisant du cinquième livre – le "Guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle" – le quatrième, immédiatement à la suite du livre qui relate la translation du corps de l'apôtre. Les feuillets retirés furent placés sur une haute étagère et oubliés. À partir du XVII^e siècle, le *Codex Calixtinus* de la cathédrale compostellane ne comportait plus que quatre livres et les aventures de Charlemagne disparurent de la scène espagnole.

En 1700, le duc d'Anjou, petit-fils du roi de France Louis XIV et de Marie Thérèse d'Autriche, devint roi d'Espagne

sous le nom de Philippe V. Juan de Ferreras entreprit cette même année le premier des 16 volumes de son *Synopsis histórica chronologica de España*, qui furent très vite traduits en français et en allemand. Bibliothécaire de la Bibliothèque royale et l'un des premiers fondateurs de l'Académie Royale d'Espagne, Juan de Ferreras situa la découverte du tombeau de saint Jacques en 808, et l'attribua à l'évêque Théodemire et au roi Alphonse II. Il ajouta cependant:

"On ne peut savoir avec certitude en quelle année fixe on trouva le Corps du Saint Apôtre de l'Espagne, parce que les uns marquent que ce fut vers l'an 835. un peu plus tôt ou un peu plus tard, d'autres en 825. & d'autres en 816. Cependant en suivant l'*Histoire de Compostelle & la Chronique d'Iria*, je ne fais point difficulté de placer en cette année 808. ce fameux événement. Je me fonde, sur ce que ceux qui ont écrit cette Histoire, assûrent, qu'ils ont toujours entendus dire à leurs peres & aux Vieillards, que la découverte du Corps du l'Apôtre s'étoit faite du tems de Charlemagne, comme on le voit par ces paroles: *Hoc autem sub tempore Caroli Magni factum fuisse, multis referentibus audivimus*. La Lettre du Pontife Léon III. mort en 816. de laquelle la même *Histoire de Compostelle* fait mention, & ce que je raconterai par la suite, contribuent encore à nous faire embrasser cette opinion"³⁴.

Au nord des Pyrénées, pendant ce temps-là, les spéculations sur l'auteur et

³³ Juan de MARIANA, *Tractatus VII. I- De adventu B. Jacobi Apostoli in Hispaniam*, Cologne, 1609, pp. 1-32.

³⁴ Jean de FERRERAS, *Histoire Générale d'Espagne*, IV^e partie, IX^e siècle, trad. par M. d'Hermilly, tome II, à Paris, rue Saint Jacques, 1742, pp. 549-550.

la date de l'*Historia Turpini* allaient bon train. En 1680, Guy Allard acheva sa *Bibliothèque du Dauphiné* en affirmant:

“J’ajouteray que le Roman de l’Archevêque Turpin de l’an 1092. et celui de Girard de Vienne de 1130. ont esté composés dans Vienne. Le premier par un Moine de Saint André, & l’autre par je ne sçay qui”³⁵.

Les temps changeaient, cependant. En 1735, dans le IX^e livre de la *Bibliotheca Latina Mediae et Infimae Aetatis*, Johannes Alberti Fabricii, indiqua, sous le nom de Turpin, que celui-ci ne pouvait pas être l’auteur de l’histoire fabuleuse de Charlemagne, et que celle-ci datait de l’époque de la première croisade³⁶. En 1822, Sebastiano Ciampi publia à Florence un *De vita Caroli Magni et Rolandi Historia* à partir d’un manuscrit de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e qu’il avait acquis chez un libraire florentin. Il évoqua dans sa préface les opinions de ses prédécesseurs, dont le moine de Saint-André de Vienne proposé par Guy Allard et l’orientaliste allemand Johann Gottfried

Eichhorn qui expliquait aussi, au tout début du XIX^e siècle, que:

“C’est après la première croisade du commencement du XII^e siècle que les moines inventèrent l’histoire de Charlemagne connue sous le nom de Turpin. Il y a peu de galanterie, mais beaucoup de valeur religieuse, et de bigoterie romanesque. Les fables des guerres de Charle-Magne et de Roland avec les infidèles devoient encourager et enflammer les Chrétiens contre les Mahométans. On remarque que l’imagination de l’auteur de l’histoire de Charle-Magne qui est connu sous le nom de Turpin a beaucoup puisé des Contes Orientales (...) En 1122 Caliste jugea l’histoire de Turpin authentique”.

Ciampi concluait son étude préliminaire en

supposant que l’histoire attribuée à Turpin était une compilation née de la tradition orale depuis la fin du IX^e siècle, unie à la dévotion croissante pour saint Jacques, et complétée par des ajouts divers au cours du XII^e siècle. Dans ses notes au chapitre XXX du *De vita Caroli Magni*, Ciampi expliqua qu’on pouvait en déduire que, si pas le premier auteur, du moins le réformateur du pseudo-Turpin avait été un Français, et remarqua, à propos de la date de la mort de Charlemagne



Juan de Ferreras (1652-1735)

³⁵ Guy ALLARD, *La Bibliothèque de Dauphiné*, Grenoble, chez Laurent Gilibert, 1680, p. 224.

³⁶ Jo. Alberti FABRICII, *Bibliotheca Latina Mediae et Infimae Aetatis*, Lib. IX, X et XI, Hambourg, 1735, pp. 471-474.

donnée dans le chapitre XXXI – le V kal. Février 814 -, que cela correspondait à celle qui était communément admise³⁷.

En 1847, Victor Le Clerc, dans le tome XXI de l'*Histoire Littéraire de la France* consacré au XIII^e siècle, publia un article intitulé "Aimeric Picaudi de Parthenai. Cantique et itinéraire des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle". Il y analysait d'abord l'hymne attribuée à Aymeric Picaud où il releva l'énumération des miracles attribués à l'apôtre, dont un pour un Poitevin, et signala que l'interjection *Ultreia* était "notre cri français". Passant ensuite à l'itinéraire, "une espèce de Guide à l'usage des pèlerins qui partaient en Espagne", qu'il intitule *De corporibus sanctorum qui in itinere sancti Iacobi requiescunt, que a peregrinis eius sunt uisitanda* (titre, en fait du seul chapitre VIII), Le Clerc y voyait "comme une route militaire (...) où ils rencontrent presque à chaque pas les honneurs rendus à ceux qui ont jadis combattu les Sarrasins". Puis, ayant longuement paraphrasé le trajet en France, c'est-à-dire le chapitre VIII, il résumait les dix chapitres suivants en disant:

"Enfin, après tant de stations pieuses, nous nous trouvons en Espagne, mais il est à regretter que l'auteur ne s'arrête qu'un instant pour recommander de visiter le corps de saint Isidore dans la

ville de León et qu'il arrive tout de suite au terme de sa route, à Compostelle"³⁸.

Dans les manuscrits consultés par lui, l'hymne attribuée à Aimeric Picaud étant placée immédiatement après ce texte et suivie par "la bulle, vraie ou fausse, en faveur des porteurs de ce livre" signée par le pape Innocent II, Victor Le Clerc se contenta de mettre en rapport les pèlerins qui suivaient l'itinéraire et les chants ou hymnes qui accompagnaient leur marche³⁹.

Lorsqu'au XIX^e siècle, les philologues commencèrent à s'intéresser aux récits et légendes du Moyen Âge qui prenaient Charlemagne pour thème, ceux-ci paraissaient donc avoir une origine française exclusivement, la *Chanson de Roland* en étant le point de départ. "Prise dans son ensemble", écrit en 1865 Gaston Paris, "l'épopée française a pour sujet l'histoire de Charlemagne" et pour objet "la lutte de l'Europe chrétienne contre les Sarrasins sous l'hégémonie de la France"⁴⁰. Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, après avoir passé en revue la légende de l'empereur dans l'Église, puis en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans les pays scandinaves, en Angleterre et en Italie, Gaston Paris se penchait finalement sur l'Espagne qui,

³⁷ Sebastiano CIAMPI, *De vita Caroli Magni et Rolandi Historia Joanni Turpino archiepiscopo Remensi vulgo tributa*, Florence, 1822.

³⁸ *Histoire Littéraire de la France*, tome XXI, Paris, 1847, pp. 285-286.

³⁹ *Histoire Littéraire de la France*, tome XXI, pp. 272-292.

⁴⁰ Gaston PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 12 et 16.

pour lui, “n’a pas eu d’épopée”. Évoquant le passage de la *Prefatio de Almaria* de 1147-1148 qui mentionne Roland et Olivier, il en déduisit qu’il s’agissait d’un emprunt aux Français, ce que confirmaient, à ses yeux, les passages relatifs à Charlemagne dans l’*Historia de España* rédigée dans la seconde moitié du XIII^e siècle, ainsi que les chansons, poèmes et autres *romances* de la littérature hispanique⁴¹.

Dans un ouvrage en latin dédié à Victor Le Clerc, Gaston Paris analysa par ailleurs spécifiquement l’*Historia Caroli Magni et Rolandi, Turpino, Remensi archiepiscopo,*

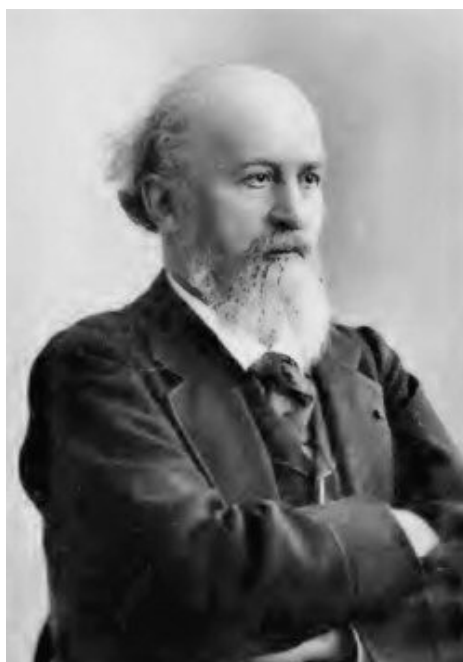
adscripta. Il y passa en revue les opinions diverses émises par ses prédécesseurs sur l’auteur et son ouvrage, les éditions depuis celle de Francfort en 1566, et les manuscrits au nombre de vingt-deux avec le nombre de chapitres copiés dans les principaux. Dans son étude de ce texte qu’il ne connaissait qu’à travers les copies qui en avaient circulé en Europe, Gaston Paris souligna deux éléments: la piété de l’auteur, tout entier voué au culte de saint Jacques, et sa connaissance de l’Espagne,

ce qui lui fit douter de l’attribution à un auteur français. S’appuyant sur l’*Historia compostellana*, il estima que les cinq premiers chapitres de l’“Histoire de Turpin” avaient été écrits avant celle-ci et proposa le milieu du XI^e siècle pour sa

rédaction par un moine de Compostelle; les chapitres VI à XXXII, en revanche, auraient été écrits à Vienne vers 1109-1119, sous l’archiépiscopat de Guy, le futur Calixte II, par un moine de Saint-André.

Dans ce *De Pseudo-Turpino*, Gaston Paris mentionna les liens qui existaient entre le texte

qu’il appelle le “Pseudo-Turpin” et le “Livre des miracles” ainsi que l’*Itinerarium peregrinorum* (les livres II et V du *Codex*), en citant l’article de Victor Le Clerc, et supposa qu’Aymeric Picaud avait effectivement apporté le livre à Compostelle vers 1150. Il acheva sa dissertation par une évocation des diverses traductions du “Pseudo-Turpin” en langue vulgaire depuis la fin du XII^e siècle, ainsi que des mises en vers du récit⁴². Gaston Paris avait donc établi la



Gaston Paris
(1839-1903)

⁴¹ Gaston PARIS, *Histoire poétique de Charlemagne*, pp. 203-217.

⁴² Gaston PARIS, *De Pseudo-Turpino*, Paris, A. Franck, 1865.

date de rédaction du texte vers 1050, mais le lecteur se trouvait face à l'irruption d'un Aymeric Picaud apportant l'ouvrage à Compostelle, ce qui semblait contredire l'idée d'un texte écrit par un dévot de l'apôtre Jacques qui aurait été en même temps un fin connaisseur de l'Espagne. L'évocation d'Aymeric Picaud à propos du *Pseudo-Turpin* était-elle une concession à Victor Le Clerc?

Il est vrai que, quelques années plus tard, dans le compte-rendu qu'il fit de l'ouvrage de Reinhardt Dozy *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen Âge*, Gaston Paris révisa sa thèse, admit que la date de 1050 était trop reculée, renonça à l'idée d'un clerc galicien puis d'un clerc de Vienne en 1108 comme auteurs, et les remplaça par un clerc français attaché à l'Église compostellane vers 1100 et un clerc de Vienne vers 1140. Ayant pris connaissance des théories du P. Fidel Fita qui considérait que l'autorité de Calixte II ne pouvait être mise en doute et qui attribuait certaines interpolations dans la chronique de Turpin, "par exemple à Aimeric", avant d'en faire l'auteur du dernier livre – le *Guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle* –, Gaston Paris n'hésita pas à parler du "manuscrit d'Aimeri" en soulignant que:

"en lisant les détails donnés dans ce livre sur le ms. d'Aimeri Picaud, et en relisant ensuite le Turpin, je me sens de plus en plus porté à attribuer à Aimeri lui-même

la composition, au moins en partie, de la chronique (sauf les cinq premiers chapitres)"⁴³.

Le thème des légendes épiques relatives à Charlemagne fut repris quelques décennies plus tard par Joseph Bédier, disciple de Gaston Paris. Après avoir travaillé sur les fabliaux et le *Roman de Tristan et Iseut*, Bédier publia entre 1908 et 1913 *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*. Le troisième tome fut consacré à Charlemagne et, avant d'y analyser *La Chanson de Roland*, Bédier rédigea un long chapitre sur "Les chansons de geste et le pèlerinage de Compostelle".

Joseph Bédier commença par résumer brièvement celle qu'il appelle "La chronique de Turpin", qui avait été publiée à partir de sept manuscrits en 1880 par le doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier, Ferdinand Castets. Il indiqua que la seule certitude à propos de sa date était que le texte existait avant 1165, puisqu'il avait servi d'argument

⁴³ *Romania*, 11 (1882), pp. 419-426. P. Fidel FITA & D. Aureliano FERNÁNDEZ-GUERRA, *Recuerdos de un viaje a Santiago de Galicia*, Madrid, 1880, pp. 53-60. En 1886, le chanoine compostellan Antonio López Ferreiro retrouva le manuscrit du livre IV du *Codex*; la nouvelle fut publiée dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* n° 9 (1886), p. 225. En 1907, Philipp August BECKER affirma que l'auteur de la Chronique de Turpin était Aymeri Picaud "lequel a achevé vers 1147, peut-être vers 1160 seulement, ou plus tard encore, le *Codex Calixtinus*, qui doit être considéré comme le manuscrit archétype de l'ouvrage" (*Grundriss der altfranzösischen Literatur*, t. I, Heidelberg, 1907, p. 45).

pour la canonisation de l'empereur à Cologne et arriva à la conclusion qu'il était l'oeuvre "d'un seul écrivain, un Français, qui écrivait entre les années 1126 et 1165, plus précisément (...) vers 1140-1150"⁴⁴. Il mit en valeur l'étroite relation entre la Chronique de Turpin et le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, dont il rappela, après Mgr Louis Duchesne, l'apparition au IX^e siècle et les grandes étapes. Puis, analysant ce qu'il appelle *Le livre de*



Joseph Bédier
(1864-1938)

saint Jacques, réservant le nom de *Codex Calixtinus* à celui qui est conservé à Compostelle, il rappela que la Chronique de Turpin s'y trouvait "encadrée entre une Translation de saint Jacques et un Guide des pèlerins de Saint-Jacques", constituant ainsi le livre IV de l'ouvrage, et lui donnant un sens. Après avoir montré que l'attribution à Calixte était aussi fautive que celle de Turpin, et que la lettre d'Innocent II authentifiant le manuscrit et chargeant Aymeric Picaud et ses compagnons de l'apporter à Compostelle était "aussi superbement apocryphe que les précédentes", il concluait:

"(...) en d'autres termes, un pseudo-Léon authentique la Translation. Un pseudo-Turpin authentique l'Histoire de Charlemagne. Un pseudo-Calixte authentique la bulle du pseudo-Léon et la Chronique du pseudo-Turpin. Un pseudo-Innocent authentique le recueil du pseudo-Calixte et authentique, par surcroît, les additions des derniers rédacteurs de l'ouvrage, notamment celles d'Aymeri Picaud, qui est peut-être, à son tour, un pseudo-Aymeri Picaud"⁴⁵.

Tout en indiquant que le *Livre de saint Jacques* "n'est

pas une oeuvre individuelle et arbitraire, mais collective et concertée", Joseph Bédier ne mit pas en doute que l'ouvrage ne fût "clunisien probablement, et sûrement français", et il loua les auteurs de la Chronique de Turpin d'avoir réuni les héros de toutes les Chansons de Geste le long des chemins de Compostelle, "idée qui procède de la vieille *Chanson de Roland*", devenant ainsi "les créateurs des plus beaux mythes"⁴⁶.

Les érudits du XIX^e siècle avaient donc définitivement abandonné l'idée d'un texte qui fût historique ou qui relatât des faits historiques. La "Chronique de

⁴⁴ Joseph BÉDIER, *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des Chansons de Geste*, 3^e éd., tome III, Paris, Honoré Champion, 1966, p. 68.

⁴⁵ Joseph BÉDIER, *Les légendes épiques...*, t. III, pp. 87-88.

⁴⁶ Joseph BÉDIER, *Les légendes épiques...*, t. III, pp. 98-99.

Turpin” était une oeuvre littéraire et les auteurs qui lui avaient été attribués n’avaient pour seul rôle que de lui donner une apparence d’authenticité. En 1740 déjà, Voltaire, qui entreprenait pour la maquisse du Châtelet son *Essai sur les moeurs et l’esprit des nations*, ne mentionnait que l’épisode de l’entrée en Espagne de Charlemagne à l’appel de l’émir de Saragosse dont “il se donna bien garde de le faire chrétien” et la défaite de son armée à Roncevaux⁴⁷.

Dans l’*Histoire générale du Moyen Âge* qu’il publia en 1835, Ovide-Chrysandre Des Michels n’attribua à Charlemagne que l’expédition de 778 et aux Francs la prise de Barcelone en 801⁴⁸. En 1830 François Guizot, parmi les campagnes de Charlemagne, ne cita que celle de 778 ainsi que la conquête de Barcelone pendant son règne, et Jules Michelet n’évoqua que l’“échec si mémorable à Roncevaux” en 778⁴⁹. Et dans le second tome de son *Histoire de la France*, Ernest Lavisse ne mentionna également, pour l’Espagne, que la campagne de 778 qui s’acheva sur le massacre d’une partie de l’armée dans les Pyrénées; pour l’année

813, il se contenta de signaler que depuis trois ans, Charlemagne vieillissait et était en proie à des accès de fièvre, et qu’au début de l’année il avait convoqué cinq synodes, suivis d’une assemblée générale à Aix-la-Chapelle⁵⁰.

La légende de Charlemagne jouait cependant un autre rôle. En 1643 étaient parus les premiers tomes des *Acta Sanctorum*, dédiés au mois de janvier dans lequel figure, le 28, la fête de saint Charlemagne. Somme qui regroupait tous les écrits sur la vie et le culte des saints, les volumes des *Acta Sanctorum* se voulaient exhaustifs et, de fait, leur importance dans le domaine hagiographique reste considérable; ils furent réédités au XVIII^e siècle, puis entre 1863 et 1867 à Paris par Victor Palmé. Or parmi les textes placés sous l’intitulé *De S. Carolo Magno roman. imperat. rege Francorum* se trouvent diverses versions de l’*Historia Turpini*⁵¹.

Désireux donc de trouver une véracité à l’histoire de la découverte du tombeau de saint Jacques par Charlemagne, ceux qui au cours de l’histoire s’intéressaient au pèlerinage et à la renommée du sanctuaire galicien s’étaient penchés sur la question et avaient compris

⁴⁷ VOLTAIRE, *Essai sur les moeurs et l’esprit des nations*, (1756), t. I, Paris, chez Trottel et Würtz, 1835, p. 171.

⁴⁸ Ovide-Chrysandre DES MICHELS, *Histoire générale du Moyen Âge*, Paris, Louis Colas, 1837, pp. 49-55 et 84-88.

⁴⁹ François GUIZOT, *Histoire de la civilisation en France depuis la chute de l’empire romain*, 10^e éd., t. II, Paris, 1868, pp. 121-122. Jules MICHELET, *Histoire de France*, nouvelle édition, Paris, 1861, t. I, p. 257-258.

⁵⁰ Ernest LAVISSE, *Histoire de France illustrée*, t. II, Paris, Hachette, 1911, pp. 293-295 et 329-330.

⁵¹ *Acta Sanctorum*, Ianuarius, 3^e éd., Paris, Victor Palmé, 1863, vol. 3, pp. 490-507. *Bibliotheca Hagiographica Latina antiquae et mediae aetatis*, ed. Société des Bollandistes, Bruxelles, 1898-1899, t. I, pp. 238-245.

que la découverte ne pouvait pas être liée à la malheureuse campagne franque de 778. S'appuyant sur l'indication donnée en 1520 par Paul Émile de Vérone qui situait l'expédition vers Compostelle alors que l'empereur était dans un âge mûr, ils choisirent la dernière année de la vie de ce dernier, soit 813, comme date possible. Une possibilité qui devint vite une assurance, et de là un postulat. Dans le VI^e tome du mois de juillet des *Acta Sanctorum*, publié en 1729, le *corpus* hagiographique de saint Jacques le 25 juillet incorpora largement l'histoire de Charlemagne telle qu'elle avait été élaborée à Compostelle⁵². Dans le domaine religieux, Charlemagne restait donc intimement lié à l'apôtre de la Galice.

Entre le XVIII^e et le XIX^e siècle cependant, l'histoire de Charlemagne délivrant le tombeau de l'apôtre Jacques à la suite d'une campagne militaire, ou celle de son retour en Galice pour y fonder l'église apostolique et lui donner des privilèges avait cessé d'être "historique" pour trouver sa place dans le domaine littéraire.

À la suite du P. Fidel Fita, Jeanne Vielliard publia en 1938 une nouvelle édition du V^e livre du *Codex Calixtinus* sous le titre, désormais accepté, de *Guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle*, avec une traduction en français. Elle

n'y attribuait pas spécifiquement le texte à Aymeric Picaud, mais en faisait indubitablement une oeuvre "française". Le qualificatif était anachronique. Le comté de Poitou, à l'époque, était uni au duché d'Aquitaine qui jouissait, sous les ducs Guillaume VII et Guillaume VIII, d'une autonomie quasi complète; en 1152, Aliénor d'Aquitaine les rattacha au royaume d'Angleterre par son mariage avec Henri II. Lors de l'élaboration du texte qui deviendrait une vingtaine d'années plus tard le V^e livre du *Codex Calixtinus*, soit vers 1130, Guillaume VIII gouvernait depuis quatre ans le Poitou, l'Aquitaine et la Gascogne, les trois régions qui, de par les mentions qui en sont faites dans le texte, sont à l'origine de l'attribution du texte à un "Français". Quant à l'église de Parthenay-le-Vieux, elle avait été donnée à l'abbaye de la Chaise-Dieu en 1092 et, en 1134, saint Bernard y rencontra le duc Guillaume et lui fit reconnaître la légitimité du pape Innocent II; l'évêque schismatique d'Angoulême mourut en mars 1136 et le duc Guillaume décéda l'année suivante pendant son pèlerinage à Saint-Jacques, lors de la cérémonie du Vendredi Saint dans l'église de l'apôtre⁵³. Même si *Aymericus Picaudi presbiter de Partiniaco* fut effectivement l'auteur de l'hymne qui figure dans les ajouts faits au *Codex* après 1160, et est le même qui est

⁵² *Acta Sanctorum*, Julii tomus sextus, Anvers, 1729, pp. 5-39.

⁵³ Alfred RICHARD, *Histoire des comtes de Poitou*, 2 vols., Paris, Alphonse Picard, 1903, t. I, pp. 399-400, et t. II, pp. 39-42.

indiqué dans la fausse lettre d’Innocent II comme étant “le Poitevin Aymeric Picaud de Parthenay-le-Vieux” – notons que, dans le premier cas, il est “prêtre” de Parthenay et dans le second il n’est plus prêtre et vient de Parthenay-le-Vieux -, aucun lien ne pouvait le rattacher à l’abbaye de Cluny, et son origine en faisait, après 1152, un sujet du roi d’Angleterre.

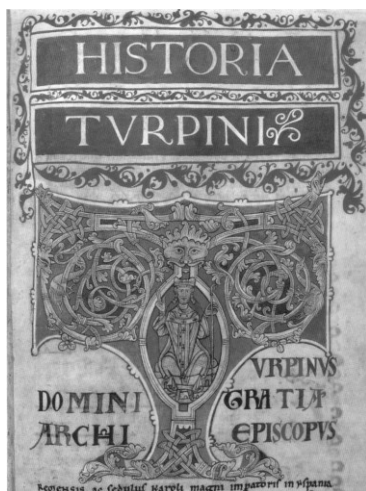
Par ailleurs, la redécouverte en 1964 de l’original de l’*Historia Turpini* dans la bibliothèque de la cathédrale compostellane, suivie de la restauration des feuillets et leur minutieuse étude par Manuel C. Diaz y Díaz, confirma les intuitions qu’avait eues Joseph Bédier: l’*Historia Turpini* était bel et bien une partie intégrante et consubstantielle du *Codex Calixtinus*⁵⁴. Les études suivantes montrèrent que le récit avait été composé à Compostelle, sans doute au sein d’une école épiscopale cosmopolite, au cours de plusieurs époques – entre 1090 et 1130 –, que ces textes avaient été fusionnés au milieu du siècle sous le nom d’*Historia Turpini*, et que celle-ci avait été enjolivée

jusqu’en 1180⁵⁵.

Par ailleurs, la découverte, en 1949 au cours de fouilles dans les fondations de la cathédrale romane de Saint-Jacques de Compostelle, de la tombe de l’évêque Théodemire d’Iria, avec la date de son décès le 20 octobre 843 – *In hoc tumulo*

requiescit famulus Dei Theodemirus Hiriense sedis episcopus qui obiit XIII kalendas Novembris era DCCCLXXXV^a -, corroborait le récit de la découverte de la tombe apostolique par ce dernier. Or la documentation du haut Moyen Âge, quoique rare, indique clairement qu’en 818 Théodemire n’était pas encore évêque

puisque son prédécesseur Quindulfus soussignait un document cette année-là. La première apparition de Théodemire dans la documentation remonte à son association avec le sépulcre dans la donation que leur fit le roi Alphonse II en 834⁵⁶. Une fois définitivement écartée l’histoire de la découverte du tombeau par Charlemagne et élucidés les motifs et les circonstances de l’élaboration de cette



Codex Calixtinus, livre IV
(Cathédrale de Santiago de Compostela)

⁵⁵ *El Pseudo-Turpín. Lazo entre el culto jacobeo y el culto de Carlomagno (Actas del VI Congreso Internacional de Estudios Jacobeos)*, éd. Klaus Herbers, Xunta de Galicia, 2003.

⁵⁶ *Tumbo A de la catedral de Santiago*, éd. Manuel Lucas Álvarez, Santiago, Cabildo de la SAMI Catedral de Santiago – Seminario de Estudios Gallegos, 1998, n° 1, pp. 49-51.

⁵⁴ Manuel C. DIAZ Y DÍAZ, *El Codice Calixtino de la catedral de Santiago. Estudio codicológico y de contenido*, Monografías de Compostellanum, Santiago de Compostela, 1988.

légende, l'autre récit de la découverte semble présenter une plus grande véracité historique. Attribuant l'invention à l'époque du roi Alphonse II le Chaste (791-842) et de l'évêque d'Iria Théodemire (p. 818-843), il prend également appui sur le premier diplôme royal en faveur du tombeau apostolique, qui est daté de 834. Le sépulcre aurait donc été découvert entre 819 et 834, et sans doute plutôt vers 830 que 820, c'est-à-dire pendant la période de trêve entre le royaume chrétien et l'émirat de Cordoue qui s'étendit entre les campagnes musulmanes des années 823-825 et celles qui reprurent en 838⁵⁷.

L'année 813 n'a donc aucune valeur historique pour dater la découverte du tombeau de saint Jacques au *Finis Terrae* de la Chrétienté. Prudemment, le Ministère français de la Culture dans sa présentation parlait de "date symbolique". Mais choisir 813 comme "date symbolique" renvoie tout d'abord aux textes hagiographiques compilés aux XVII^e et XVIII^e siècles, donc à la seule tradition religieuse. Cela oblige par ailleurs à se reporter à Charlemagne et donc à attribuer la découverte du tombeau à un étranger, l'illustre ancêtre des empereurs germaniques et des rois de France, en d'autres termes à un "Français". Choisir comme "date symbolique" 830 renvoie au contraire à l'histoire de l'Espagne où fut

découvert le tombeau, par deux "Espagnols", l'évêque Théodemire et le roi Alphonse II, comme le voulaient les chroniqueurs ibériques. Le choix n'était pas seulement "symbolique", il était surtout politique.

Quoi qu'il en soit, la créativité, entre la fin du XI^e siècle et le milieu du XII^e, des rédacteurs de l'*Historia Turpini*, et de sa suite logique, le "Guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle", dota l'imaginaire européen d'une de ses légendes les plus fécondes, sur laquelle furent fondées aussi bien des décisions politiques et religieuses que des récits épiques et d'innombrables œuvres artistiques. Fallait-il y chercher une quelconque véracité historique? Laissons la dernière parole à Joseph Bédier lorsqu'il déclare, après avoir montré la fiction de l'expédition de Charlemagne à Compostelle:

"Les mêmes clercs qui ont fabriqué ces apocryphes, la lettre risible de Turpin à Léoprand, et la bulle risible de Calixte II, et la bulle risible d'Innocent II, si c'étaient eux qui avaient imaginé en même temps de lier les chansons de geste aux sanctuaires et les pairs de Charlemagne aux pèlerins du XII^e siècle, si c'étaient eux qui avaient trouvé pour les morts de Roncevaux les tombes magnifiques de Saint-Seurin et des Alyscamps, prenons garde qu'ils seraient les créateurs des plus beaux mythes"⁵⁸.

⁵⁷ Claudio SÁNCHEZ ALBORNOZ, *Orígenes de la nación española. El reino de Asturias*, Madrid, Sarpe, 1986, pp. 162-174.

⁵⁸ Joseph BÉDIER, *Les légendes épiques...*, t. III, p. 99.